

Introduction

« **Comme il vous plaira** »

Olivier Germain

Il y a quelques temps, certes, Jeffrey Pfeffer constatait un peu amèrement que le champ de la théorie des organisations en arrivait « à ressembler à une parcelle de mauvaises herbes plus qu'à un jardin bien entretenu » (1982, p. 2). Il en venait à penser qu'une « bonne dose d'élagage et de désherbage » serait sans doute nécessaire. Jardin à l'anglaise, plus qu'à la française, la théorie des organisations a peut-être simplement vocation à rester en un état pré-paradigmatique. D'un côté, les organisations sont des objets protéiformes au point de parfois sembler se perdre. Après tout, « (e)n pratique, tout ce que nous faisons en tant que membres d'une société ou d'une communauté, et une large part de ce que nous faisons en tant qu'individus, se produit dans un cadre organisé » (Lune, 2010, p. 1). De leur côté, les études organisationnelles forment un « terrain discursif contesté » au sein duquel continue de s'affronter un large éventail de voix engagées dans un processus politique de revendications pour la reconnaissance, l'acceptation et la domination (Westwood et Clegg, 2003, p. 2).

Pourtant, comme l'évoque Nils Brunsson en préface de cet ouvrage, tout se passe comme si la communauté des chercheurs s'accordait sur une définition standardisée et étroite de « l' » organisation, avec les conséquences décevantes que cela peut emporter. La pluralité des objets et des voix mène au contraire à évoquer la théorie « des » organisations. Mais une « meilleure conscience » de cette pluralité suppose de faire le travail de questionnement des « manières de (conce)voir » les organisations, nous dit Bruno Maggi (2003). Si « querelle des méthodes » il y a, selon l'auteur, c'est ici qu'elle doit avoir lieu car toute théorie porteuse d'un « langage de l'organisation » est façonnée par « un point de vue ». La connaissance « tolérante » de ce « guide de lecture » pluraliste permet la mise en perspective de chaque théorie des organisations dans la « topographie du discours des études organisationnelles » (Westwood et Clegg, 2003). En ce sens, la mise au jour de certaines inspirations peut peut-être contribuer à l'élaboration de ce qui constitue selon Bruno Maggi une « épistémologie de l'organisation ».

Emprunter, imiter, traduire ou (s')inspirer... Que font les chapitres de ce livre ? Que fait donc la théorie des organisations ? « Un livre se produit, évènement minuscule, petit objet maniable. Il est pris dès lors dans un jeu incessant de répétitions ; ses doubles, autour de lui et bien loin de lui se mettent à fourmiller ; chaque lecture lui donne, pour un instant, un corps impalpable et unique ; des fragments de lui-même circulent qu'on fait valoir pour lui, qui passent pour le contenir presque tout entier et en lesquels finalement il lui arrive de trouver refuge ; les commentaires le dédoublent, autres discours où il doit enfin paraître lui-même, avouer ce

qu'il a refusé de dire, se délivrer de ce que, bruyamment, il feignait d'être ». Ainsi s'interrogeait Michel Foucault dans une sorte d'anti-préface, aussi brève qu'éclairante, à la deuxième édition de son *Histoire de la folie à l'âge classique*, sur le devenir de toute œuvre dès lors qu'elle est abandonnée aux autres.

La théorie des organisations (ou les études organisationnelles) a été et est amenée pour se donner un territoire à se fabriquer par de multiples excursions hors de ses frontières et, ce faisant, à produire des discours qui sont autant de doubles ou de répétitions de l'organisation, des répétitions de répétitions. Parce que, dit simplement, son objet n'est autre que la vie organisée, elle est le lieu ouvert de conversations ordinaires – sans barrières à l'entrée – où tout discours portant sur des systèmes d'action organisée tient sa place. L'ouverture aux autres disciplines constitue donc son principe organisant. Parce que, dans ses formes variées, l'organisation, peut-être un peu vite confondue avec le management, resserre et envahit l'espace d'individuation et qu'elle est aujourd'hui l'objet de mises en accusation sévères, elle est soumise à des discours produits par les disciplines politiques, anthropologiques et sociologiques, ... et bien au-delà. Jamais, par exemple, l'organisation n'a fait l'objet d'autant d'œuvres de fiction littéraire, télévisuelle ou cinématographique, oscillant entre critique dramatique et ironie. Ces représentations ne sont pas à sous-estimer dans leur dimension anthropologique en ce qu'elles soulignent des traits de l'organisation qu'aucune recherche ne sera en mesure de figurer. Les discours critiques, s'ils sont d'intérêt, ne constituent pas des sources d'inspiration, mais, fabriqués sur le même objet, d'autres éclairages au sein de la maison des sciences de l'organisation. L'inspiration est autre chose. Par exemple, les approches critiques de l'organisation proposées en gestion s'édifient sur des murs porteurs issus d'autres disciplines et devraient tenter de fabriquer une théorie des organisations émancipée, *per se*. Cet ouvrage, inscrit dans son temps, fait largement écho à ces inspirations critiques.

Le terme relâché d'inspirateur a été choisi, après des échanges, dans un souci de qualifier au mieux ce qui est montré au lecteur. La découverte tardive du court texte de Michel Foucault ayant continué de semer le doute sur ce que nous faisons.

Emprunter signifierait que l'on rende avec intérêt(s) aux créanciers et place la théorie des organisations dans une situation d'inlassable débiteur. Les emprunts sont si nombreux en théories des organisations qu'on en juge la balance largement déficitaire avec les principales disciplines sources (Whetten, Felin et King, 2009). Il semblerait même que le niveau des emprunts au sein des théories des organisations soit particulièrement

faible, ce qui montrerait une incapacité lancinante du champ à s'auto-référencer (Oswick, Fleming et Hanlon, 2011). Cette question a fait l'objet de différentes réflexions sur la période récente. Dans le cadre du débat organisé au sein du *Journal of Management Studies*, Zahra et Newey (2009) tracent notamment trois avenues d'intégration de la théorie afin de « maximiser l'impact de la science des organisations » : la simple répliation de théories à l'œuvre ailleurs, l'extension de la théorie des organisations sur la base des idées de la théorie parente, la transformation du cœur théorique par un aller-retour créatif avec le domaine source de l'emprunt. La dernière avenue est la plus fructueuse et périlleuse. Markoczy et Reeds (2009) appellent à l'économie de l'emprunt et à travailler sur ses propres ressources théoriques afin de développer et maintenir le management, pas seulement la théorie des organisations, en tant que champ académique légitime et distinctif. Outre qu'une approche comptable par débit / crédit de l'élaboration théorique n'a rien de séduisante, elle pose selon nous un peu excessivement le débat en termes de frontières institutionnelles d'une discipline par définition accueillante. Le véritable enjeu est celui du potentiel créatif qu'autorise tout emprunt, enjeu posé de longue date par le recours aux métaphores en théorie des organisations¹. Oswick, Fleming et Hanlon (2011) pointent ainsi en effet que, dans une logique d'emprunt, le processus de domestication de théories radicalement nouvelles (cas de figure le plus fréquent en théorie des organisations) est particulièrement coûteux en ce qu'il implique un travail de rationalisation et ou de modification de la théorie originelle afin de l'adapter aux problèmes du champ indigène. Cette circulation à sens unique des idées, au piège du travail de domestication, empiète nécessairement sur le travail de génération de théorie. Ces auteurs proposent quelques pistes plus équilibrées dans ce sens que nous envisageons plus loin.

Traduire est un subtil exercice d'équilibre entre recréation et fidélité aux intentions originelles qui consiste à permettre la circulation des idées et messages d'une langue vers une autre. Il y a de cela dans l'exercice que fait le théoricien des organisations en ce qu'il tente de rendre intelligible, ou simplement accessible, au sein de sa communauté un langage et un « système de signification » conçu le plus souvent à d'autres fins. Le détournement des finalités est sans doute la question clé posée par le travail en théorie des organisations, qui fait qu'on déborde de la traduction. Certains changements de contexte exécutés sans précaution ont toutefois de quoi

1. Morgan (1980) souligne ainsi que le potentiel créatif d'une métaphore dépend de la différence entre le sujet étudié et le processus métaphorique. La métaphore est sèche lorsque le domaine cible se calque presque parfaitement sur le domaine source. Elle est féconde lorsque les domaines se préservent des zones d'autonomie.

surprendre comme si l'univers de sens initial ne comptait pas. Mais est-ce important ? Selon Umberto Eco (1992), le travail de traduction relève de l'interprétation et il importe de retrouver l'intention du texte traduit et sa cohérence interne (*intentio operis*) et de partir de la sensibilité et du système de signification du destinataire (*intentio lectoris*) plutôt que de rechercher inutilement ce que l'auteur « qui ne sait pas nécessairement qu'il sait » a voulu dire (*intentio auctoris*). Parce qu'elle est le creuset de nombreuses inspirations et qu'elle est mue par un projet d'élaboration de connaissance autour d'un objet, la théorie des organisations relève, au-delà de la traduction *stricto sensus*, de la construction d'une anti-« novlangue »², qui pourrait autoriser certaines libertés et permettre la subversion dès lors qu'elles mènent à quelque chose qui fait sens.

Par exemple, la pensée chinoise, telle qu'elle est livrée par le sinologue et philosophe François Jullien, permet d'appuyer une conception immanente de la stratégie, dépouillée de l'intention délibérée, de l'action prédéterminée et de l'anticipation (Chia et Holt, 2009 par exemple). Elle se fonde sur une interprétation de quelques textes et auteurs de la Chine ancienne. Certaines critiques reprochent à Jullien une dés-historisation de la pensée rendue improprement homogène par une sélection de quelques auteurs de l'Empire (Billeter, 2006). La pensée de l'immanence serait révélatrice d'une Chine ancienne où les individus étaient dépossédés de toute intention et les penseurs choisis par Jullien seraient représentatifs de la pensée officielle. En outre, les traductions de l'auteur seraient orientées et fermées par sa démonstration là où l'écriture chinoise est empreinte d'une plus grande ouverture et les interprétations pourraient se faire multiples. On a ici affaire à une théorie gestionnaire s'inspirant d'une pensée chinoise élaborée sur l'interprétation de textes chinois enchâssés dans un contexte, un peu mis de côté. Cela enlève-t-il tout intérêt et toute légitimité au recours à cette pensée en gestion ? Des arguments raisonnables nous diraient qu'il convient de contrôler au mieux cette chaîne de fragilités par un examen critique des sources pour s'assurer de leur fiabilité. Jusqu'où doit remonter le travail d'archéologie ? Faut-il apprendre le chinois pour s'assurer qu'une recherche en stratégie soit fidèle aux penseurs de la Chine ancienne ? Considérons que, sur la base d'une confiance raisonnable dans le travail de l'auteur, la pensée chinoise livrée par François Jullien est une des plus stimulantes pour revitaliser le champ de la stratégie et son voca-

2. La « novlangue » est la langue parlée d'Océania, dans le roman *1984* de George Orwell, afin de soumettre les individus en interdisant l'expression de toute idée déviante, de toute critique. « Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer », dit le responsable du dictionnaire Novlangue.

bulaire. Et que, peut-être, la sérendipité du chercheur en sciences sociales à l'œuvre, certaines interprétations erronées peuvent conduire à des élaborations conceptuelles et théoriques prometteuses.

Imiter reviendrait à simplement singer des théories au point que nous passions notre temps à faire d'incessants *remakes*. On reproche d'ailleurs à certaines théories gestionnaires de « se contenter » d'imiter leurs voisins par le simple truchement de nouveaux objets. Outre qu'en refusant d'aller au-delà des limites de sa discipline, le chercheur en théorie des organisations pourrait *a contrario* être taxé d'amnésie, il y a plutôt à replacer l'imitation dans le processus d'élaboration théorique. La rivalité mimétique est au principe de toute communauté, qu'elle soit de chimpanzés ou de chercheurs, nous dirait René Girard, autre grand inspirateur d'un volume à venir. Gus Van Sant entreprend en 1998 de refaire plan par plan le chef d'œuvre d'Alfred Hitchcock *Psycho*. Certains crient à l'escroquerie artistique. D'autres y voient une forme de méta-texte qui, par un effet de distanciation, montre qu'on ne refait jamais tout à fait la même chose (Lavallée, 2011). L'imitation en art constitue la ressource de nombreux processus créatifs. L'œuvre imite « une » réalité et peut à son tour être imitée. A regarder le parcours de la sociologie néo-institutionnelle en théorie des organisations (même si on peut considérer qu'elle est plus une théorie frontière qu'extérieure), on pourrait juger ses premières heures comme une pâle imitation par le renouvellement de ses objets. L'émergence de thèmes tels que le travail institutionnel, les formes distinctives de rôles sociaux (*actor-hood*), les logiques institutionnelles, ... montre la capacité du champ à générer ses propres innovations théoriques. Encore une fois, la simple dérivation de théories exotiques, parfois particulièrement complexes, ne peut conduire qu'à alourdir le travail de recherche et à inhiber le potentiel créatif de toute recherche. Là encore tout le projet des théories des organisations est d'aller au-delà de l'imitation.

(*S'*)*inspirer* est finalement un verbe suffisamment ambigu pour embrasser l'ensemble des forces des mots précédents, donnant le mou nécessaire pour désigner ce que peut être un travail fécond du théoricien des organisations inspiré. Emprunter, imiter et traduire supposent dans une certaine mesure la fixité de la source et ainsi la possibilité de mettre au jour sa vérité puis de la transposer avec profit au sein de la théorie des organisations. C'est aussi considérer en partie que l'objet sur lequel s'accompli la transposition – l'organisation – présente des traits stables comme s'il était possible de constituer une improbable « mathématique des organisations ». Pourtant, la théorie des organisations est « une construction bâtie sur pilotis au milieu d'un marécage » d'organisations pour reprendre les

mots de Karl Popper. Et le lot de nos inspirations a aussi pour mission « que nous [soyons] convaincus qu'ils sont assez solides pour supporter l'édifice, du moins provisoirement » (p. 111). Les discours tendent à faire naître leurs objets, nous dit Michel Foucault ; les organisations existent parce qu'on en parle. La multiplication des sources d'inspiration permet d'en illustrer les figures variées.

Les réflexions sur les emprunts traitent assez peu du processus de lecture par lequel se fait le passage d'une science à une autre. L'idée d'inspiration intègre mieux cette dimension. En première approche, le texte scientifique se distingue de l'œuvre d'art qui « est un *message* fondamentalement *ambigu*, une pluralité de signifiés qui coexistent en un seul signifiant ». Cette liberté d'usurpation est « propre à toute œuvre d'art » ; elle en est la « condition » (Eco, 1965, p. 9, italique dans le texte original). La lecture fermée est *a priori*, sinon un gage de qualité, une condition de base du texte scientifique. Ce dernier n'est rien censé manifester entre les lignes ; donner à penser plus ou moins que ce qu'il propose au lecteur (à la lectrice) « soumis(e) » pour emprunter à René Magritte. Mis de côté les conséquents *a priori* épistémologiques, l'évaluation par les pairs est le gage que le texte entre dans une conversation avec le plus grand nombre. C'est aussi le principe qui oriente normalement la rédaction d'un « état de l'art » qui peut soulever des ambiguïtés, dégager des « poches d'ignorance » dans un langage entrepreneurial, mais de la confrontation des idées. L'ouvrage peut faire exception laissant plus de place à l'ambiguïté, aux oscillations et aux doutes du chercheur. Il trace des avenues clandestines, peut s'arrêter en plein « cul de sac »... En cela, il est essentiel à l'éco-logie (à la connaissance de la maison) des organisations notamment. On remarquera dans ce volume que la grande majorité des inspireurs a fait œuvre par l'ouvrage bien plus que par une production normée. Plus encore, l'absence d'ambiguïtés n'est pas la condition incontournable d'une « œuvre » scientifique qui peut être autre chose qu'une pensée homogène organisée autour d'un projet immuable. L'œuvre prend parfois forme par des renoncements, des revirements, des digressions, ce qui – admettons-le – ne place pas son auteur sur le chemin de la nobélisation. Parce que le matériau de l'auteur et les discours qu'il produit pour le figurer sont amenés à se chahuter. Dans ce volume, on trouvera ainsi deux chapitres consacrés à Michel Foucault, manière de montrer la variété des inspirations qu'il a pu susciter.

Toutefois, au-delà des ambiguïtés propres à l'œuvre, s'inspirer conduit nécessairement à miniaturiser et rendre raisonnable une œuvre en la figeant par des extractions, puis déraisonnable par des reprises incessantes. Il y a sans doute à se résoudre que tout texte devienne un cadavre auquel

un travail d'anatomie risque à tout moment de faire perdre sa vitalité mais aussi permette certaines renaissances. Car la lecture même porte ses ambiguïtés. « La lecture partielle, incidente, secondaire ne peut-elle être également une source de créativité ? (...) Une idée peut être interprétée d'une manière décalée (par exemple parce qu'elle est extraite du contexte empirique) ; elle peut faire écho à d'autres références de la bibliographie personnelle (en dehors des liens admis) ; enfin elle peut donner lieu à une lecture poétique qui se laissera prendre à certaines connotations, voire à des maladroites d'expression ou de traduction. Il est bien évident que ces effets peuvent être tout aussi négatifs – il est même raisonnable de penser qu'ils le sont le plus souvent, et qu'une certaine prudence s'impose » (Laroche, 2007, pp. 20-21). Le chercheur en théorie des organisations gagnerait même à laisser jouer sa déraison et à produire ainsi des idées intéressantes sur de libres interprétations de ce que l'auteur aurait voulu dire.

« Je voudrais que cet objet-événement, presque imperceptible parmi tant d'autres, se recopie, se fragmente, se répète, se simule, se dédouble, disparaisse finalement sans que celui à qui il est arrivé de le produire, puisse jamais revendiquer le droit d'en être le maître, d'imposer ce qu'il voulait dire, ni de dire ce qu'il devait être. Bref, je voudrais qu'un livre ne se donne pas lui-même ce statut de texte auquel la pédagogie ou la critique sauront bien le réduire ; mais qu'il ait la désinvolture de se présenter comme discours : à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjonctures et vestiges, rencontre irrégulière et scène répétable » (Foucault, 1972).

Plus sûrement, l'inspiration requiert d'abandonner « la monarchie de l'auteur » (Foucault, 1972) au profit des idées cachées derrière « la fiction de l'auteur » (Jones et Munro, 2005). L'œuvre émancipée des intentions de son auteur gagne en force et liberté selon Umberto Eco. Débarrassée de l'auteur sacré, une théorisation se prête mieux à l'examen du processus qui la mène d'un contexte à un autre. Entendons-nous bien, il n'y a pas là un appel généralisé au plagiat mais plutôt à une désacralisation de l'auteur en ne surinvestissant pas dans l'examen de ses intentions. On pourra rétorquer qu'être attentif aux intentions de l'auteur renvoie à examiner la performativité des théories reprises qui contribuent à la fabrication de la manière dont nous nous représentons la réalité et donc orientent nos actions. Une manière de répondre est de reporter la responsabilité sur le chercheur « secondaire » qui, en dehors d'un exercice de recyclage créatif, doit s'interroger sur les intentions et conséquences du projet dans lequel s'inscrit l'exercice. Est-ce à dire qu'il serait préférable de livrer une anthologie des grandes idées ayant inspiré la théorie des organisations, plutôt que d'entrer par leurs auteurs ? Peut-être. Ou alors, cela passe simplement par une distanciation raisonnable de l'auteur pour se consacrer aux théo-

ries qu'il a portées et à leur examen critique. L'auteur devient une fiction en ce qu'il est le « personnage conceptuel » qui incarne plus que ce que ses écrits énoncent (Jones et Munro, 2005). C'est dans ce sens que les contributeurs de ce volume ont abordé l'exercice.

Afin de rendre l'inspiration de théories et d'idées fécondes, Oswick, Fleming et Halon (2011) proposent de revoir l'élaboration théorique comme un processus de « correspondance analogique » et de « brassage conceptuel » (*conceptual blending*) entre deux champs plutôt qu'un « processus unidirectionnel de domestication des théories » (i.e. l'emprunt). Il s'agit donc de ne pas se mettre dans une situation de dépendance des ressources théoriques. L'apport doit être conséquent des deux côtés du processus métaphorique, contrairement à la domestication. Pour ce faire, la correspondance est un processus bidirectionnel dans lequel il y a une interaction entre construits, ce qui emporte un engagement significatif dans les deux domaines. Le brassage conceptuel, emprunté à la linguistique cognitive, est l'opérationnalisation et l'extension de la correspondance de sorte que les construits des deux champs soient amalgamés pour générer de nouveaux éclairages synthétiques. L'exercice repose donc sur les fonctions de comparaison et de correspondance entre deux points de référence. Le brassage pour être productif peut être basé sur le repérage de différences contre-intuitives. Les auteurs identifient quatre pistes pour travailler ce brassage et accompagner le théoricien des organisations. Le raisonnement « dés-analogique » étudie les dissemblances et privilégie les points d'écarts entre des domaines contigus ce qui permet entre autre de démêler des attributs moins évidents ou enfouis. Le raisonnement ironique examine des domaines radicalement opposés sur la base de leurs similitudes. La recherche de points de jonction permet d'évacuer de fausses oppositions binaires en montrant l'implication mutuelle d'idées et de concepts. Le raisonnement contrefactuel compare des domaines qui ont des similarités mais présentent des différences discernables sur la base d'une compatibilité forcée. Les auteurs prennent l'exemple des consultants et des activistes qui visent tous deux à intervenir dans les activités des organisations afin d'influencer le changement, les premiers travaillant pour, les seconds contre. Le raisonnement anormal consiste enfin à comparer des domaines sans lien, et non opposés, sur la base de points de similitude. Il s'agit de la forme la plus abstraite de raisonnement qui présente le potentiel le plus élevé pour générer des théories.

Les chapitres de ce premier tome des grands inspireurs de la théorie des organisations offrent, nous l'espérons, quelques clés afin d'opérer ce « brassage conceptuel » qui permette de générer des théories autonomes et propres à la théorie des organisations. Dans l'esprit de ce qui précède, ces clés peuvent ouvrir des avenues de recherche très différentes ; charge au lecteur de s'approprier ses propositions de lecture. Pour les raisons évoquées, il conviendrait d'oublier l'ouvrage une fois refermé, si tant est que le lecteur soit passé par la case départ, ce dont il peut faire l'économie. Il y a là une invitation à « une » lecture des inspireurs plus qu'à leur simple répétition. Mais, en fait, il s'agit de faire selon les conseils de Michel Foucault, ou de William Shakespeare, « comme il vous plaira ».

Tout projet subit un certain nombre d'aléas qui font que sa réalisation a assez peu à voir avec ce qu'était sa préfiguration. Cet ouvrage n'échappe guère à la règle d'incertitude. Le projet initial de l'ouvrage partait de ce constat que la théorie des organisations se nourrit d'un large spectre d'inspirations et qu'il y avait lieu de faire état de ces inspirations d'une part, d'en mettre au jour de plus méconnues ou surprenantes d'autre part. A cela s'ajoutait le souhait de voir représentées des inspirations de disciplines variées, allant du voisinage de la théorie des organisations à des champs plus éloignés. Le projet composant avec les renoncements, les impossibilités et les rêves échoués, les inspirations de sciences humaines et sociales occupent inévitablement une place dominante au sein de ce volume comme au sein de la théorie des organisations. Ce travail collectif fait également écho au moment au cours duquel il est livré : les courants critique (ici Judith Butler, Michel Foucault, à venir notamment Pierre Bourdieu) et pragmatiste (Charles Pierce et William James dans ce tome, plus tard John Dewey) y occupent ainsi une place de choix. Beaucoup d'auteurs sont des inspireurs déjà établis au sein de la théorie des organisations dont il est proposé ici de revisiter la pensée. Ervin Goffman, Anthony Giddens, Michel Foucault, Raymond Boudon et Max Weber sont de ceux-là. Deux auteurs ayant inspiré autant qu'ouvert la voie en 1958 à la théorie des organisations sont présents : James March dans ce tome ; Herbert Simon trouvant sa place dans le second volume. On trouvera quelques figures iconoclastes telles qu'Edgar Morin et Paul Valéry qui ne sont d'ailleurs pas sans filiation et se retrouvent souvent à l'index des auteurs cités en théorie des organisations. Certains auteurs, ayant eu leur moment de gloire en inspirant fortement la discipline sont l'objet d'une redécouverte dans ce tome, comme le théoricien de la communication et constructiviste Paul Watzlawick. L'ouvrage propose des inspirations plus récentes dans le champ et prometteuses. On pense à Judith Butler et

Georges Simmel. Il y a à se réjouir enfin que des disciplines éloignées telles que la physique et la chimie puissent trouver une place dans nos inspirations (les Nobels Murray Gell-Mann et Ilia Prigogine). Un second tome en préparation promet de rendre encore quelques inspirations « classiques » mais en porte quelques autres, plus surprenantes, mais aussi révélatrices d'un potentiel créatif plus que d'une autorité.

En somme, ici, plutôt que de produire une cohérence *a posteriori* à ce volume, nous avons donc choisi une organisation alphabétique des inspireurs. Charge au lecteur, encore une fois, lorsque les deux volumes seront réunis, de tracer comme il lui plaira son chemin singulier et peut-être accidentel parmi ses inspirations.

Note : Je remercie de leur confiance les directeurs de la collection « Les grands auteurs » et, en particulier, Gérard Kœnig, de ses conseils au moment de la préparation et de la finalisation du projet. La plupart des chapitres ont fait l'objet d'une relecture croisée entre auteurs de l'ouvrage. Bernard Forgues, Gérard Kœnig et Jean-Louis Lacolley ont bien voulu en complément apporter leurs commentaires à certains auteurs. Marie Cousineau, Terence Geffroy et Mariem Hannachi ont accepté de contribuer au travail de relecture de certains textes : je les en remercie. Je dois à Jean-Louis Lacolley la relecture amicale, soignée et exigeante d'une dernière version du manuscrit de l'ouvrage.

Références bibliographiques

- Billeter, J.-F. (2006), *Contre François Jullien*, Editions Allia, Paris.
- Eco, U. (1965), *L'œuvre ouverte*, Editions du Seuil, Paris. Edition originale : 1962.
- Eco, U. (1992), *Les limites de l'interprétation*, Editions Grasset, Paris. Edition originale : 1990.
- Foucault, M. (1972), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 2^e édition.
- Jones, C., Munro, R. (2005), « Organization theory, 1985-2005 », In : Jones, C., Munro, R. (Dir.) *Contemporary Organization Theory*, Blackwell Publishing, Oxford, pp. 1-15.
- Laroche, H. (2007), « Pour l'apprentissage de la non-lecture par le chercheur en gestion », *AEGIS Le Libellio*, vol. 3, n°2, printemps, pp. 18-21.
- Lavallée, S. (2011), « A la beauté du remake », *SEQUENCES La revue de cinéma*. Consulté le 14 aout 2011 : <http://www.revuesequences.org/2011/03/a-la-beaute-du-remake/>
- Lune, H. (2010), *Understanding Organizations*, Polity Press, Cambridge.
- Maggi, B. (2003), *De l'agir organisationnel Un point de vue sur le travail, le bien-être, l'apprentissage*, Editions Octarès, Toulouse.

- Morgan, G. (1980), « Paradigms, Metaphors and Puzzle-Solving in Organization Theory », *Administrative Science Quarterly*, vol. 2, pp. 27-46.
- Oswick, C, Fleming, P, Hanlon, G (2011), « From Borrowing to Blending: Rethinking the Processes of Organizational Theory Building », *Academy of Management Review*, vol. 36, n° 2, pp. 318-337.
- Pfeffer, J. (1982), *Organizations and organization theory*, HarperCollins, New-York.
- Popper, K. (1984), *La logique de la découverte scientifique*, Editions Payot, Paris.
- Westood, R., Clegg, S. (2003), « The discourse of organization studies : dissensus, politics, and paradigms », In : Westood, R., Clegg, S. (Eds.) *Debating Organizations Point-Counterpoint in Organization Studies*, Oxford : Blackwell Publishing, pp. 1-42.
- Whetten, D., Felin, T. King, B.G. (2009), « The Practice of Theory Borrowing in Organizational Studies : Current Issues and Future Directions », *Journal of Management*, vol. 35, n° 3, pp. 537-563.